



HORS DOSSIER



Le cinquanteaire de l'indépendance de l'Algérie

Jo Briant, grand militant
devant l'éternel, célèbre à sa
manière le cinquanteaire de
l'indépendance de l'Algérie
à travers deux entrées
emblématiques (*Algérie et
Frantz Fanon*).

À noter que ces entrées
font partie d'un ouvrage qui
paraîtra en octobre de cette
année aux éditions *La pensée
sauvage*, sous le titre :
«**ABÉCÉDAIRE POUR LE TEMPS
PRÉSENT**»

Jo Briant, philosophe, grand militant,
Vice-Président du CIIP (Centre
d'Information Inter-Peuples)

Algérie : al-Jaza-ir

République algérienne démocratique
et populaire. Pays d'Afrique du
Nord faisant partie du Maghreb,
quatre fois grand comme la France. S'il est
un pays, un peuple qui m'a profondément
marqué dans mon histoire personnelle, c'est
bien l'Algérie. 1958 : j'arrive à Grenoble
pour poursuivre mes études de philosophie.
Je découvre grâce à des étudiants algériens
(de nationalité française, leur pays étant
colonisé par la France...) la guerre d'Algérie,
la réalité coloniale, les massacres, mais
aussi la lutte de leur peuple pour la dignité
et l'indépendance. Je m'engage contre
cette guerre coloniale et noue de nombreux
liens d'amitié et de solidarité. 1962 : c'est
l'indépendance, après sept années et demie
d'une guerre d'indépendance d'une violence
inouïe (plusieurs centaines de milliers de
morts - près d'un demi million - parmi les
Algériens, 30 000 soldats français tués). Je
décide de partir comme professeur coopérant
de philosophie, à Constantine. Ma première
« expérience » dans un pays du Tiers-Monde,
qui venait d'arracher son indépendance. Un
séjour de presque deux ans, suivi d'autres
séjours, qui m'a profondément marqué.
Comment « apprivoiser » une autre culture,
une autre société, qui plus est profondément
traumatisée par cent trente deux ans d'un
colonialisme incroyablement brutal. J'ai
limité au maximum les contacts avec la
« colonie française », les coopérants, et





HORS DOSSIER

privilegié au maximum les contacts avec les Algériens. J'ai pu assister, faveurexceptionnelle, aux réunions de l'UGTA [Union générale des travailleurs algériens], nous avons invité, ma femme et moi, à tour de rôle, mes élèves de philo, on m'a même demandé de présenter à un public large les grandes figures de la philosophie arabe, notamment Al Farabi, Al Ghazali, Ibn Sina [Avicenne], Ibn Klaldoun, que j'avais eu l'occasion de découvrir dans le cadre de mes études. Moments exceptionnels d'échanges et de débats sur les influences réciproques entre la philosophie d'Aristote ou de Saint Augustin (l'« Algérien ») et celle des philosophes arabes du Moyen-Âge, et les analyses sociologiques déjà modernes d'Ibn Khaldoun. Échanges qui débouchaient souvent sur des questionnements actuels : à quelles sources croisées doit puiser la société algérienne ? L'Algérie est-elle exclusivement arabe, ou aussi berbère, quelle place réserver à la langue et à la culture françaises ? Quel statut reconnaître aux femmes ? Et tant d'autres questions. Tout était encore ouvert...pour quelques années seulement.

Quelques jalons historiques pour comprendre le présent

Les Algériens qui connaissent leur histoire et leur préhistoire - mais combien la connaissent vraiment ? - peuvent éprouver une légitime fierté en revisitant cette histoire. Jugez-en :

- Préhistoire : le pays des « Berbères », c'est-à-dire l'ensemble des pays de l'Atlas, est habité par des populations apparentées à celles du Sud de l'Europe et du Nord-Est de l'Afrique. Les racines algériennes sont berbères, ne jamais l'oublier.
- Du 7° au 3° siècle avant J.C. : domination de Carthage sur les rivages du Nord-Est.
- Du 2° siècle avant J.C. au 5° siècle après J.C. : domination romaine, d'où de nombreuses antiquités romaines (Tebessa,

Tingad, la « Pompéi africaine »...).

- Du 5° au 6° siècle : domination des Vandales, puis de Byzance.
- Du 7° au 15° siècle : période musulmane : invasions arabes, qui se heurtent à une forte résistance de la part des Berbères. Ces derniers sont peu à peu repoussés dans les montagnes (Aurès, Petite et Grande Kabylie). L'Islam s'impose comme religion unique, et les langues autochtones disparaissent au profit de l'arabe, sauf dans les régions à dominante berbère. A partir du 16° siècle, domination ottomane (des Turcs)
- 1830-1954 : période coloniale jusqu'au déclenchement de la « guerre d'indépendance » (1^{er} novembre 1954). Prise d'Alger en 1830. 1832-1847 : révolte populaire sous l'égide d'Abd-el-Kader. Guerre totale menée par l'armée française : destruction systématique des mechtas (villages), des récoltes, des troupeaux, enfumades des grottes, massacres à grande échelle.
- 1870-1873 : arrivée massive de colons (notamment d'Alsaciens et de Lorrains) pour faire de l'Algérie une colonie de peuplement. Révolte générale en Kabylie, résistance héroïque, des dizaines de milliers de morts.
- 1881 : Selon de nombreuses estimations, notamment celle de Olivier Le Cour Grandmaison, un tiers de la population algérienne a été anéanti entre 1830 et 1875 (1). On ne soulignera jamais assez le caractère extrême et exceptionnel de la barbarie coloniale que dut subir le peuple algérien.
- Instauration du Code de l'indigénat qui fait des autochtones des quasi-esclaves (aucun droit civique, social, travail forcé...), Code abject qui ne sera officiellement aboli qu'en 1945. D'une façon générale, inégalité extrême entre les colons, les « Européens d'Algérie », et les



HORS DOSSIER

colonisés, les « Algériens autochtones ». Inégalité économique, sociale, politique extrême : très peu d'enfants algériens pouvaient accéder à l'école, encore moins à l'université et aux grandes écoles, des régions entières étaient dans un état de grande misère, une voix d'un Européen valait sept voix d'Algériens. En 1954, il n'y avait qu'un nombre infime d'Algériens enseignants, ingénieurs, avocats, médecins (1 à 2%...).

- 8 mai 1945 : les massacres de Sétif. Alors que nombre d'Algériens avaient participé, de gré et surtout de force, à la lutte contre les forces nazies, que beaucoup étaient tombés, on fête en Algérie comme en France métropolitaine la fin de la seconde guerre mondiale. Nombre d'Algériens veulent croire que c'est aussi une nouvelle ère qui commence. A Sétif (Est algérien), on peut lire sur certaines banderoles : « A bas le fascisme et le colonialisme ». La police tire sans sommations. Révolte spontanée à Sétif et d'autres villes : 103 Européens seront tués. Représailles massives de l'armée : un massacre est organisé contre les populations civiles, provoquant la mort de 10 000 à 15 000 personnes dans les semaines qui suivent. Les Algériens avancent le chiffre de 45 000 victimes.

Sources et émergence du nationalisme algérien

L'insurrection libératrice du 1^{er} novembre 1954 - voir plus loin - n'est pas surgie du néant. Elle plonge ses racines dans l'histoire multiséculaires d'un peuple qui a dû résister à divers envahisseurs. 1^{re} grande figure nationaliste à partir de 1830 : l'émir Abdelkader, qui a impulsé et coordonné une véritable guérilla populaire de 1830 à 1847, face à laquelle l'armée coloniale répondit par la guerre totale et la terre brûlée. 1926 : création du premier parti nationaliste,

l'Étoile Nord-Africaine (ENA), suscitant un réel enthousiasme auprès de la jeunesse et des milieux populaires. 1937 : dissolution de ce parti par les autorités françaises, très vite remplacé, à l'initiative de Messali Hadj, par le P.P.A. [Parti du Peuple Algérien], dissous en 1939. 1945 : Messali Hadj se prononce pour l'indépendance et fonde en 1946 le M.T.L.D. [Mouvement pour le Triomphe des libertés démocratiques]. Octobre 1954 : création du F.L.N. [Front de Libération Nationale], dont les grandes figures seront Hocine Ait Ahmed, Ahmed Ben Bella, Rabah Bitat, Larbi Ben M'Hidi, Mohamed Boudiaf. 1^{re} expression publique du FLN : la proclamation du 1^{er} novembre 1954 marquant le début de la « Guerre de Libération », et affirmant solennellement : « *Nous proclamons l'indépendance nationale par la restauration de l'État algérien souverain démocratique et social dans le cadre des principes islamiques et le respect de toutes les libertés fondamentales sans distinction de race et de confession* ».

La guerre de libération nationale (1954-1962)

Cette « guerre d'Algérie » fut d'abord une sale guerre, qu'on appelait pudiquement « pacification » ou « guerre de maintien de l'ordre ». Une véritable guerre pourtant, une guerre coloniale qui ne fait guère honneur à la France, c'est le moins qu'on puisse dire. Non seulement parce qu'elle entraîna la mort d'environ 400 000 à 500 000 Algériens et de 35 000 soldats français. Mais aussi parce qu'elle fut menée par des moyens effroyables : massacres collectifs, villages (mechtas) passés au napalm, torture quasiment généralisée... Quant on sait que plus de deux millions de jeunes Français ont participé à cette sale guerre, on mesure mieux les perversions et les traumatismes qu'elle provoqua. Et l'on comprend mieux pourquoi cette génération de la guerre





HORS DOSSIER

d'Algérie s'est tue et se tait encore. Pas de gloriole, peu de romans, jamais de récit en fin de banquet. Ni sacrifice, ni rêverie casquée : une génération se glisse volontairement dans les parenthèses de l'histoire, se fond dans l'anonymat. Mais la guerre d'Algérie, c'est aussi et avant tout l'histoire de la libération d'un peuple martyrisé et opprimé, nié dans son histoire et sa culture. Je ne vais pas me lancer dans une restitution de ces sept années et demie d'une lutte héroïque jalonnée de tant d'horreurs mais aussi de sacrifices. On peut se reporter aux nombreux ouvrages consacrés à cette guerre, notamment à ceux de Benjamin Stora (2) ou encore de Mohammed Harbi (3). Je me contenterai d'une brève chronologie.

- 1^{er} Novembre 1954 : début de l'insurrection (« *La Toussaint rouge* »)
- 3 avril 1955 : promulgation de l'État d'urgence en Algérie
- 20 août : offensive de l'A.L.N (Armée de Libération nationale) dans le Constantinois
- Janvier/février 1956 : victoire du Front républicain aux élections dans la métropole - investiture de Guy Mollet (SFIO)
- 12 mars 1956 : L'assemblée nationale vote les pouvoirs spéciaux donnant tout pouvoir de répression à l'armée en Algérie (les élus du Parti communiste votent ces pouvoirs spéciaux) - Ce vote : une tâche, une honte pour la gauche française. Envoi de centaine de milliers de soldats en Algérie, dont des milliers de Rappelés. Manifestations en France (notamment à Grenoble) pour s'opposer à cet envoi.
- 20 août 1956 : Congrès clandestin de la Soummam (vallée), sous l'impulsion d'Abane Ramdane. Création d'un CNRA (Conseil National de la Révolution Nationale) où s'expriment de nombreuses

contradictions et une méfiance vis-à-vis du peuple algérien..

- 22 octobre 1956 : Ben Bella et trois autres chefs historiques sont capturés à l'encontre de tout droit international.
- 1957 : Salan est nommé commandant en chef en Algérie. Le général Massu, le « tortionnaire », se voit conféré tous les pouvoirs. Bataille d'Alger (centaines d'Algériens tués, torturés, disparus..).
- 13 mai 1958 : Création à Alger d'un Comité de salut public présidé par le général Massu.
- 4 juin 1958 : De Gaulle à Alger : « *Je vous ai compris !* »
- 23 octobre 1958 : De Gaulle offre « La paix des braves ». Refus du FLN.
- 16 septembre 1959 : De Gaulle parle d'autodétermination.
- 24 janv. 1^{er} fév. 1960 : Semaine des barricades à l'initiative D'Ortiz et de Lagaillarde : échec, une grande partie de l'armée refusant de les suivre.
- 5 septembre 1960 : Manifeste des 121 (intellectuels dénonçant la guerre coloniale et affirmant le droit à l'insoumission (notamment des « porteurs de valise » en appui au FLN).
- 9-13 décembre 1960 : Voyage de De Gaulle en Algérie : manifestations violentes des Français d'Algérie. Première manifestation de masse à Alger à l'appel du F.L.N.
- 8 janvier 1961 : Référendum sur la politique algérienne du général de Gaulle, plébiscitée.
- Février 1961 : constitution de l'OAS (Organisation de l'Armée Secrète), ouvertement fasciste (qui va perpétrer de nombreux crimes y compris en métropole).
- 22-25 avril 1961 : Putsch des généraux (Challe, Jouhaud, Zeller) qui va échouer grâce notamment à la mobilisation des appelés...



HORS DOSSIER

- 20 mai : ouverture des pourparlers à Évian (Haute-Savoie), bientôt suspendus.
- 17 octobre : manifestation des Algériens à Paris à l'appel du FLN : véritable massacre (entre 200 et 300 morts) perpétré par la police de Maurice Papon, préfet de Paris. Nombreux Algériens jetés dans la Seine...
- Janv. Mars 1962 : l'OAS multiplie les attentats en Algérie et en France. Nombreuses manifestations anti-OAS – le 8 février : 8 morts au métro Charonne. Manifestation monstre de protestation...
- 18 mars 1962 : Cessez-le feu proclamé.
- Avril mai 1962 : l'OAS multiplie les violences - Tirs au mortier sur la Casbah d'Alger. Politique de la terre brûlée qui rendra inévitable le départ massif des « Pieds-Noirs » en métropole.
- 3 juillet 1962 : Proclamation de l'indépendance algérienne.

De même que l'État français a fini par reconnaître sa responsabilité dans la déportation des Juifs ou encore en tant que puissance négrière et esclavagiste (à travers la Loi Taubira de 2001), il faut faire pression pour que ce même État reconnaisse enfin les crimes qui ont jalonné la colonisation de l'Algérie, notamment cette sale guerre. On en est hélas ! encore loin, rappelons-nous la loi de 2005 qui parle des « aspects positifs de la colonisation »... Les nostalgiques de l'Algérie française sont toujours là qui organisent régulièrement des commémorations en mémoire de criminels de l'OAS... Il reste à assumer une mémoire lucide...

1962-2012 : 50 ans d'indépendance... pourquoi ce désastre ? Quel espoir ?

1962-2012 : un cinquantenaire pour le moins morose... Comment expliquer que cette Algérie qui promettait tant à ses débuts, porte-flambeau des pays non-alignés, habitée sous Ahmed Ben Bella (1962-1965)

par une passionnante effervescence où le peuple était appelé à la construction de cette nouvelle Algérie, à planter des arbres pour arrêter l'avancée du désert, où les étudiants s'enrôlaient avec enthousiasme pour aller alphabétiser les « fellahs », où l'on essayait de définir une voie originale de développement qui ne soit pas basée exclusivement sur le « tout pétrole »... oui, comment expliquer ce premier coup d'État de Houari Boumedienne un certain 19 juin 1965 ? Comment expliquer cette arabisation forcée, toute légitime et nécessaire qu'elle fut dans son principe, qui devint très vite le vecteur d'une islamisation incontrôlable ? Comment expliquer l'appropriation exclusive du pouvoir par une élite civilo-militaire, qui confisqua très vite la rente pétrolière, s'aliénant une grande partie du peuple algérien exaspéré par ces pratiques et la « hogra » (mépris) dont il était et est encore victime ? Autant d'éléments qui expliquent l'explosion d'octobre 1988 (au moins 500 morts), l'émergence du FIS (Front islamique du Salut) sur le point de contrôler le pouvoir. Fallait-il interrompre le processus électoral (début janvier 1992) ? Je suis de ceux qui se sont élevés contre cette mesure...qui a débouché sur la terrifiante « décennie noire » (1992-2002), cette « sale guerre » qui ne veut pas dire son nom et qui provoqua la mort d'au moins 150 000 Algériens, sinon 200 000. Morts certes imputables massivement aux terroristes islamistes, mais l'armée est loin d'être innocente (trop de disparitions et de morts inexplicables...). Et comment oublier cette répression terrible des émeutes de Kabylie et du mouvement citoyen des *A'rouch* (assemblés locaux traditionnelles des Kabyles), en 2001 (123 jeunes tués) ?

Sans chercher à exonérer les responsables politiques algériens, il est pour moi évident que la colonisation française, d'une brutalité



HORS DOSSIER

inouïe, exceptionnelle, qui a littéralement déstructuré et exténué la société algérienne, a plongé l'Algérie dans les pires conditions. Il reste que le pouvoir et la rente pétrolière ont été très vite confisqués et par les « généraux » et par une élite. Alors que l'Algérie dispose d'énormes richesses, qu'elle a les moyens de construire effectivement logements, routes, infrastructures et qu'elle devrait donc pouvoir offrir à chacun de ses citoyens un revenu décent, un emploi, une place dans cette société, comment expliquer ce mécontentement profond qui s'exprime régulièrement par des explosions populaires où sont dénoncées la corruption et les prévarications ? Comment expliquer tous ces suicides, et que tant de jeunes aient comme seule perspective la fuite, l'exil au péril de leur vie (ces « harragas », ces « brûleurs de frontières ») ?

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui un scénario à la tunisienne ou à l'égyptienne. Le traumatisme de la décennie noire est tel qu'il paralyse pour l'instant la possibilité d'une révolte de grande ampleur contre un pouvoir corrompu arc-bouté sur ses magots et ses prérogatives absolues. Mais, c'est ma conviction, le peuple algérien a suffisamment montré dans le passé son esprit de résistance et d'impertinence pour qu'il puisse trouver les ressources d'une renaissance tant attendue. Oui, j'ai l'Algérie au cœur et je ne doute pas qu'elle soit capable d'imaginer et de construire une voie démocratique et originale. A condition de reconnaître et d'assumer sa triple identité linguistique et culturelle : l'arabité certes, mais aussi sa berbérîté, et sa « francité » (la langue française, ce « butin de guerre », pour reprendre l'expression de l'écrivain algérien Kateb Yacine). Comment pourrait-on désespérer enfin d'un peuple qui a pu secréter un humoriste tel que Fellag capable de proposer une thérapie par le rire et la dérision ? ■

1. « *Coloniser, Exterminer- Sur la guerre et l'État colonial* », Olivier Le Cour Grandmaison, Fayard, 2005, pp. 137-190.
2. Benjamin Stora : « *La gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie* », La Découverte, 1991- « *La guerre d'Algérie expliquée à tous* », Seuil, 2012.
3. Mohammed HARBI : « *Le F.L.N. mirage et réalité- Des origines à la prise de pouvoir (1945-1962)* », Ed. J.A., 1980- « *Les archives de la révolution algérienne par les textes* », Jeune Afrique 1981.





HORS DOSSIER

Frantz Fanon ou plus exactement Frantz Omar Fanon

Certainement l'une des figures qui m'ont le plus marqué, surtout dans les années 58-68, qui a contribué d'une façon décisive à me donner une conscience anti-colonialiste, mais aussi critique au sein même de mes engagements.

Mais d'abord qui est Frantz Fanon ? Il est né à Fort de France en Martinique, cinquième enfant d'une famille mulâtre comptant huit personnes. Élève au lycée Victor Schoelcher où Aimé Césaire, figure antillaise centrale, littéraire et anticolonialiste, enseigne à l'époque. En 1943, il rejoint les forces françaises libres puis s'engage dans l'armée régulière après le ralliement des Antilles françaises au général de Gaulle. Parti pour se battre pour un idéal, il est vite confronté – première provocation à son esprit critique et rebelle – à la « discrimination ethnique, à des nationalismes au petit pied » (1). De retour en France métropolitaine, il poursuit des études de médecine, tout en suivant des études de philosophie et de psychologie à l'Université de Lyon. De son expérience de noir minoritaire, il rédige ce qui reste sans doute son œuvre centrale, avec son autre ouvrage *Les damnés de la terre* et qui a profondément marqué et inspiré toute une génération militante : *Peau noire, masques blancs*, où il dénonce le racisme dont lui et la majorité des Noirs antillais ou non sont victimes au sein de cette société notamment parisienne. Un extrait parmi tant d'autres : « Chaque fois qu'un homme a fait triompher la dignité de l'esprit, chaque fois qu'un homme a dit non à une tentative d'asservissement de son semblable, je me

suis senti solidaire de son acte [...] Le malheur de l'homme de couleur est d'avoir été esclavagisé. Le malheur et l'inhumanité du Blanc sont d'avoir tué l'homme quelque part. Mais il n'y a pas de mission nègre, il n'y a pas de fardeau blanc ». Une dernière phrase très forte, très signifiante par laquelle Frantz Fanon refuse tout enfermement du Noir et du Blanc dans un rôle et une posture définis une fois pour toutes. Non, moi le Noir je ne suis pas l'incarnation du persécuté, encore moins du bien, non, le Blanc qui est en face de moi n'est pas l'incarnation du mal. Je ne suis pas le produit d'une « essence » mais d'une histoire que je peux contester et combattre.

Période algérienne

En 1953, il devient médecin-chef d'une division de l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville en Algérie et y introduit des méthodes modernes de « sociothérapie » ou « psychothérapie institutionnelle », qu'il adapte à la culture des patients musulmans algériens. Ce qui dénote une extrême ouverture et sensibilité à l'altérité... Il entreprend ensuite, avec ses internes, une exploration des mythes et rites traditionnels de la culture algérienne. Le tout sous tendu par une volonté de désaliénation et de décolonisation du milieu psychiatrique algérien... ce qui lui vaut l'hostilité de ses collègues.

Mais il ne peut rester cloîtré dans cet univers professionnel, il saisit tout de suite le sens de l'appel des Algériens et de l'appel du FLN [Front de Libération Nationale] et il s'engage à fond auprès de la résistance nationaliste et noue des contacts avec des officiers de l'ALN [Armée de Libération Nationale] ainsi qu'avec la direction politique du FLN, Abane Ramdane et Benyoucef Benkhedda en particulier. La contradiction entre ses



HORS DOSSIER

options anticolonialistes et son travail professionnel quotidien l'amènent à donner sa démission de médecin-chef hospitalier. Il rejoint le FLN à Tunis où il collabore à l'organe de presse du FLN *El Moujahid*. En 1959, il est nommé ambassadeur du GPRA [Gouvernement provisoire de la République algérienne] au Ghana.

Se sachant atteint d'une leucémie, il se retire à Washington pour écrire son dernier ouvrage *Les damnés de la terre*. Ce livre est sans doute le plus connu : c'est un véritable manifeste pour la lutte anticoloniale et l'émancipation du Tiers-Monde. Préfacé par Jean-Paul Sartre, il a inspiré des mouvements de libération en Afrique ou encore le Black Panther Party aux Etats-Unis. Il décède le 6 décembre 1961 à l'âge de 36 ans, quelques mois avant l'indépendance de l'Algérie pour laquelle il s'était engagé de tout son être. Sa dépouille est inhumée au cimetière des « Chouhadas » (Martyrs) près de la frontière algéro-tunisienne. En hommage à son travail en psychiatrie et à son sacrifice pour la cause algérienne, l'hôpital de Blida-Joinville où il a travaillé porte désormais son nom.

Deux grands enseignements

La vie et l'œuvre de Frantz Fanon sont si foisonnantes, passionnées mais en même temps lucides qu'il est bien difficile d'en dégager les caractéristiques et les enseignements les plus marquants. Je retiendrai deux idées fortes :

- d'abord, à partir de sa pratique professionnelle à l'hôpital de Blida, Frantz Fanon a contesté radicalement l'approche et la pratique de ses « confrères » qui traitaient les malades, notamment musulmans algériens, comme des « cas » qu'il fallait soigner avant tout avec des médicaments. Il a voulu très vite, comme je l'ai signalé plus

haut, désaliéner et décoloniser le milieu psychiatrique algérien. On peut dire qu'il s'est situé tout de suite dans le courant de l'anti-psychiatrie : les malades qualifiés de « mentaux » sont d'abord des êtres humains, sociaux qu'il faut resituer dans le cadre de leur histoire personnelle, mais aussi dans le cadre de leur appartenance sociale et culturelle. Et ce n'est pas par des psychotropes et une camisole chimique qu'on se donnera les moyens d'approcher et de comprendre les malades mentaux. Étonnante actualité que cette approche de Frantz Fanon quand on sait que le pouvoir, sous un prétexte sécuritaire aberrant, tente en ces années 2010-2012 (mais est-ce si nouveau ?) de réduire les psychiatres à des garde chiourmes qui doivent contenir les « fous » dans une camisole de force.

- ensuite, son analyse incroyablement lucide de l'impasse et de l'inhumanité absolue engendrées par la situation coloniale. Celle-ci enferme le colon et le colonisé dans une situation et une identité irréductibles, sans aucune communication possible. Le colonisé n'a comme seul choix possible ou bien la « pétrification », l'enfermement dans un statut de non droit, l'acceptation de son anéantissement, ou bien au contraire l'affrontement, la révolte, la reconquête, au prix de sa vie, de sa dignité d'homme. Mais cette révolte doit déboucher sur une rencontre possible entre les deux cultures opposées : Frantz Fanon croyait profondément au multiculturalisme sur lequel devait déboucher la disparition du statut colonial.

Oui, Frantz-Fanon restera pour moi l'un des phares de ma vie et de mon militantisme. On peut certes chercher à l'appréhender sous des facettes diverses, l'Antillais, l'Algérien, le psychiatre, le militant, l'écrivain, mais ce serait oublier l'unité profonde de sa démarche. La colonne vertébrale et le sens





HORS DOSSIER

universel de la vie et de l'œuvre de Frantz Fanon : l'analyse décisive des racines du racisme, de la domination coloniale, sociale, des rapports oppresseur-opprimé, des conditions d'une rencontre et d'une fécondation réciproque des cultures... ■

1. Alice Cherki : *Frantz Fanon ; portrait*, Seuil, 2000